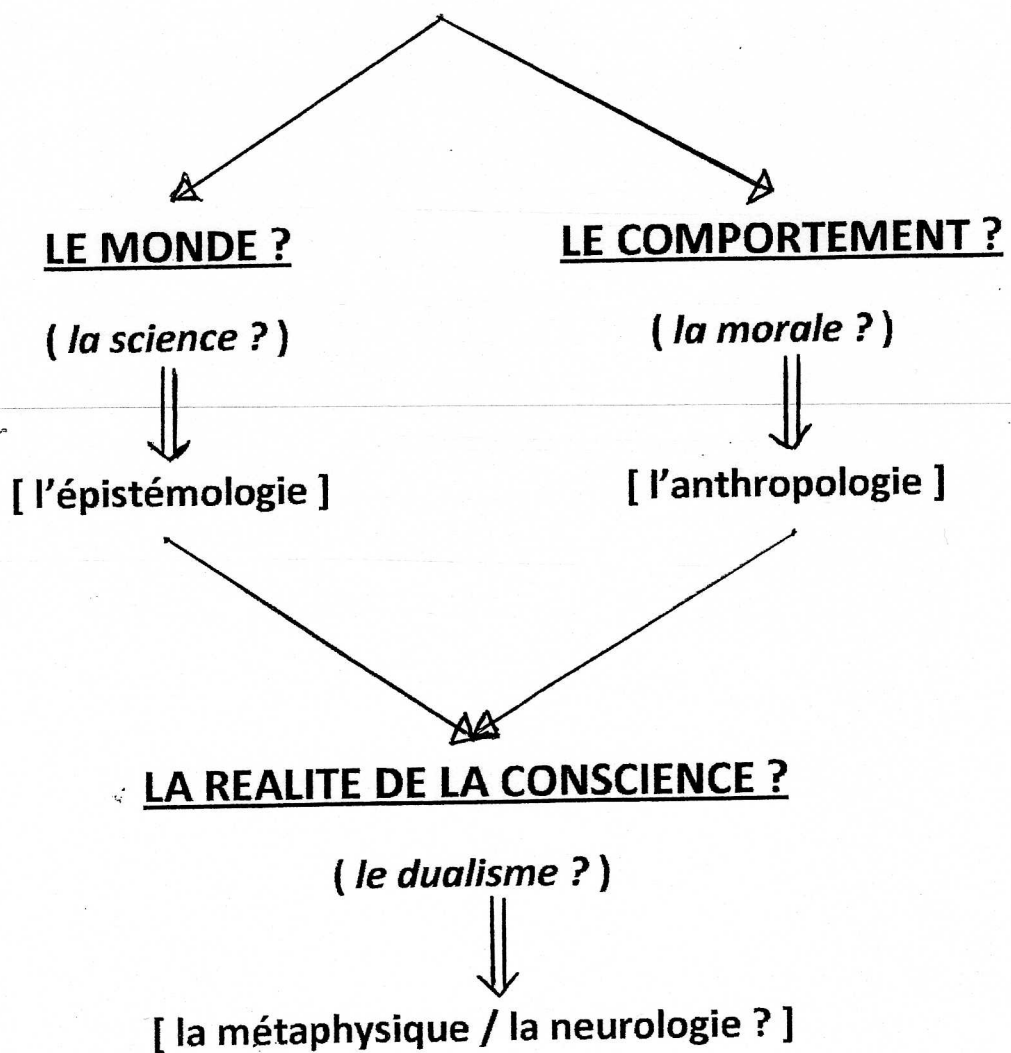


« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infallible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

ROUSSEAU- « Profession de foi du vicaire savoyard » (Livre IV de Émile ou De l'éducation, traité d'éducation, 1762)

« CONSCIENCE = CONNAISSANCE ? »



Descartes est en quête d'une vérité certaine, d'une vérité qu'on ne puisse en aucun cas remettre en doute. Dans le cours de cette recherche, et au moment précis où il pense avoir définitivement perdu la possibilité même d'une certitude (il trouve des raisons de n'être sûr ni de l'existence des choses ni de la nécessité des démonstrations scientifiques), il énonce une proposition qui enfin résiste absolument à l'épreuve du doute : « Je pense donc je suis. »

« Je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvais pas feindre, pour cela, que je n'étais point ; et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais ; au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été : je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu ni ne dépend d'aucune chose matérielle ; en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est. »

Descartes, *Discours de la méthode* (1637), IV^e partie, Paris, Hatier, coll. « Les classiques Hatier de la philosophie », 1999, p. 37.

La vérité du cogito ?

Le « Je pense donc je suis » se présente comme une vérité indubitable : le fait même d'en douter, plutôt que de l'ébranler, renforce en effet la vérité de la proposition. Car enfin, pour que le doute soit possible, il faut d'abord quelqu'un qui doute : le doute suppose la pensée qui suppose à son tour un sujet existant qui la pense. « Je pense » est donc une vérité première. Or cette vérité se rapporte non à l'objet mais au sujet de la pensée. D'autre part cette vérité peut être dite « principe » en deux sens : parce qu'elle ne repose sur aucune vérité antérieure (elle est vraie par elle-même), et parce qu'elle permettra de reconnaître d'autres vérités (elle fournit pour cela des critères).

La nature du cogito ?

Le cogito de Descartes n'est pas seulement la rencontre d'une proposition certaine qui nous donne à comprendre ce que peut être une vérité : il détermine aussi la nature de celui qui énonce cette vérité. Il ne faut pas dire simplement qu'il y a une pensée (« Je pense donc je suis ») qui est constituée par un sujet pensant, mais que la pensée est ce qui constitue l'être même du sujet : le cogito m'apprend que je suis une nature purement spirituelle (une « âme »), et que mon corps comme tel n'entre pas dans la composition de ce que je suis essentiellement.

« ... La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal; elle ne pense pas: elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion: il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit... »

“
Extrait de: Gaston Bachelard, La formation de l'esprit scientifique.
Paris, Librairie philosophique Vrin, 1999 (1ère édition : 1938), chapitre 1er.

“ La diversité des expressions de la conscience devient toute naturelle quand on en comprend l'origine. Dans la première jeunesse, certaines catégories d'actes rencontrent l'approbation, d'autres la désapprobation; et, par le processus normal d'association des idées, le bien-être et le malaise s'attachent peu à peu aux actes eux-mêmes, et non plus seulement à l'approbation ou à la désapprobation qu'ils suscitent. À mesure que le temps passe, nous pouvons oublier complètement notre première éducation morale, mais certaines sortes d'actions continuent à nous donner un sentiment de gêne, tandis que d'autres nous procurent une exaltation vertueuse. Par introspection, ces sentiments nous paraissent mystérieux, puisque nous avons oublié les circonstances qui les ont causés à l'origine: il est donc naturel de les attribuer à la voix de Dieu dans notre cœur. Mais, en réalité, la conscience est le produit de l'éducation, et peut chez la plupart des hommes, être dressée à approuver et à désapprouver au gré de l'éducateur. S'il est donc juste de vouloir libérer la morale des règles extérieures, on ne peut guère y parvenir de façon satisfaisante à l'aide de la notion de « conscience ». »

“
Russell, Science et religion, 1935, tr. fr. P.-R. Mantoux, 1975, Folio essais, pp. 167-169